

# Le bilan de compétences : une utopie nécessaire à l'anesthésie sociale<sup>(1)</sup>

Bernard Gangloff (\*)

**Summary :** *To draw up one's balance sheet of competences, i.e. to analyse one's capacities and motivations, is generally considered as an indispensable preliminary for every professional development. However, some social psychology works show up the difficulty of the objective knowledge about oneself as well as the limited help that other, even if he is a specialist, can bring to this knowledge. So the balance sheet step, simultaneously indispensable and unreliable, is paradoxical; unless if it is considered that the real balance sheet's objective turns on the oneself centring and not on the oneself authentic knowledge. In this unemployment period, i.e. a period of inadequation between the number of job seekers and the disponible number of jobs, this centring, that conducts to the job seekers' responsabilisation, allows to preserve the job market from any causal question.*

**Key words :** *Balance sheet of competences, knowledge about oneself, responsabilisation, unemployment.*

**Résumé :** *Effectuer son bilan de compétences, c'est-à-dire travailler à l'analyse de ses capacités et de ses motivations, est généralement considéré comme le préalable indispensable à tout projet professionnel et, partant, à toute évolution professionnelle. L'examen de certains travaux de psychologie sociale semble pourtant mettre en évidence aussi bien la difficulté de la connaissance objective de soi que le caractère limité de l'aide qu'autrui, même spécialiste, peut procurer à cette connaissance. Aussi la démarche du bilan, simultanément indispensable et d'une faisabilité sujette à caution, apparaît-elle*

---

(1) Texte issu d'une conférence au colloque GIDEF «Bilans de Compétences», Schoelcher (Martinique), juin 1996.

(\*) Labo. PRIS Département de Psychologie Université de Rouen 76821. Mont Saint Aignan.

*quelque peu paradoxale... sauf si l'on envisage que l'objectif véritable du bilan porte non sur la connaissance authentique de soi mais sur la centration sur soi : en cette période de chômage, c'est-à-dire d'inadéquation entre le nombre de demandeurs d'emploi et le nombre d'emplois disponibles, cette centration, qui conduit à la responsabilisation des demandeurs d'emploi, permet en effet de préserver le marché de l'emploi de tout questionnement causal.*

**Mots clés :** *Bilan de compétences, connaissance de soi, responsabilisation, chômage.*

Que l'on projette de changer de poste ou d'entreprise, ou plus communément hélas que l'on soit à la recherche d'un emploi, refusant de n'être -ne nous voilons pas la face derrière un euphémisme -qu'un exclu économique et social, alors de toutes parts fuse, de façon si constante qu'il en devient érigé en principe, l'incontournable préalable : «fais ton bilan d'abord !» Il semble en effet, du moins si l'on se réfère à la fameuse sagesse des «experts», que le bilan de compétences constitue le sésame naturel à tout projet professionnel. Et puisque l'on concevrait mal qu'un tel préalable soit à la fois nécessaire et impossible à réaliser, le postulat de cette nécessité implique bien évidemment celui de la falsabilité objective du bilan. Aussi la présente réflexion est-elle consacrée à cette faisabilité. Nous l'aborderons d'abord de manière expérimentale : en examinant les résultats de recherches relevant les problèmes inhérents à l'auto-bilan, à la connaissance de soi, puis de recherches posant la question de l'aide que le conseiller bilan peut apporter au consultant, c'est-à-dire au salarié ou au chômeur qui s'engage sur la voie du bilan. Ces analyses nous conduiront alors à discuter des discours stéréotypés sur le rôle social du bilan et des conseillers bilan, discussion nous conduisant à examiner l'éventuelle existence de rôles masqués.

## 1. LES DIFFICULTÉS DE L'AUTO-BILAN

Nous indiquons il y a quelques années, dans un ouvrage portant sur les techniques de recherche d'emploi (Gangloff, 1994, p 26), que le bilan est «une image de soi au moment présent. Un reflet de ses savoirs, savoir-faire, savoir-être, un état de ses capacités et de ses faiblesses, de ce que l'on aime et de ce que l'on rejette». Et nous faisons le parallèle avec un visage : «de même que lorsque l'on regarde le visage de quelqu'un, on a bien conscience que ce visage, avec ses rides, ses imperfections, ses expressions,... est le reflet du passé, de même le bilan, photo-

*graphie de soi au moment présent, ne peut résulter que de ce que l'on a été, de ce que l'on a fait». Cette comparaison signifiait que c'est «en se penchant sur ce passé, en faisant de soi et de son passé un objet d'analyse, que l'on établit son bilan». Or c'est de ce regard à rebours que proviennent les premiers obstacles à l'élaboration du bilan.*

Ainsi, pour ceux qui vivent leur passé comme une suite d'échecs sans fin, on conçoit bien qu'il peut être angoissant de renouer avec un passé qui, tel un spectre, surgit du néant où l'on croyait l'avoir oublié, enterré à tout jamais; et dont on feignait même parfois de se persuader qu'il n'avait jamais existé. A l'opposé, un passé sans histoire, considéré comme harmonieux, peut également constituer un terrain d'évocation douloureux pour ceux qui, traversant maintenant une période difficile, sont susceptibles, par contraste avec ce passé, de juger la situation dans laquelle ils se débattent actuellement comme encore plus sombre qu'ils ne l'envisageaient initialement. Bien évidemment, outre de tels freins affectifs, existent aussi souvent des difficultés cognitives à se remémorer le passé. Très fréquemment en effet, la première ébauche d'un bilan se résume à une suite de dates, de noms d'entreprises et de fonctions : «j'ai été secrétaire, comptable,...». Les obstacles résident ici dans les facultés limitées d'observation et d'analyse (aller plus loin que l'énoncé des titres pour disséquer ce que recouvraient les fonctions) et parfois de la difficulté à substituer à un passé perçu comme une suite d'expériences isolées, morcelées, une vision où les différents emplois apparaissent dans leur continuité grâce aux invariants qui les jalonnent et les articulent. Ajoutons que freins affectifs et entraves cognitives ne sont pas indépendants entre eux. Ainsi, pour beaucoup d'individus au chômage, la définition succincte de soi par le seul rappel de la taille et du nom de leurs anciennes entreprises n'est pas uniquement lié à des obstacles cognitifs : à quelqu'un que l'on a mutilé, spolié dans sa dignité, à quelqu'un qui n'a plus d'autre statut, que celui de paria, d'autre perspective, il s'en rend bien compte, que de scruter l'horizon dans la quête d'un tramway nommé Godot, le rappel de quelques-unes des caractéristiques associées à «ses» anciennes entreprises permet de retrouver une élémentaire identité, et donc valeur, tant sur le plan personnel que social.

On nous rétorquera peut-être que les illustrations précédentes ne concernent qu'une catégorie de personnes, bien particulières - dont la particularité consiste à avoir vécu ou à vivre des problèmes qui, quoique de plus en plus répandus, demeurent relativement minoritaires -; et que leur situation ne peut donc être généralisée. Il est certes évident que l'énergie nécessitée pour réaliser son bilan, de même que le résultat auquel elle aboutit, varient en fonction des caractéristiques individuelles. Cependant, plutôt que de polémiquer (au sens le plus noble du terme, bien sûr) sur ce point, envisageons une autre catégorie de personnes dans laquelle chacun s'empressera certainement,

soulagé, de se reconnaître : nous voulons parler des personnes sans problèmes affectifs et cognitifs, disons spécifiques. Ce cadre étant posé, demandons-nous donc si nous-mêmes sommes si clairvoyants quant à la connaissance que nous avons de nous sur - prenons deux aspects essentiels de tout bilan - nos capacités et nos motivations. Et examinons cette éventuelle clairvoyance à la lumière de quelques recherches menées par des psychologues sociaux.

### 1.1. La connaissance de nos capacités

S'il est un domaine qui, par définition, échappe totalement à notre contrôle, c'est bien celui du hasard. Tout le monde, nous semble-t-il, sera d'accord sur ce point. Supposons maintenant l'existence d'études montrant que nous nous berçons de l'illusion de pouvoir maîtriser, contrôler ce hasard. Si tel est le cas, ne pourrions-nous pas légitimement convenir que cette illusion de contrôle sera encore plus prononcée sur des domaines parfois effectivement dépendants des comportements que nous -ou autrui- mettons en œuvre? Et bien la première série de recherche que nous allons examiner, issue des travaux et de l'analyse de littérature réalisés Langer (1975), met clairement en évidence que nous croyons pouvoir dominer le hasard.

Henslin (1967) a ainsi observé que les joueurs de dés adoptent une stratégie de lancement des dés totalement irrationnelle et illusoire quant à ses effets, puisqu'elle consiste à lancer doucement les dés lorsqu'un petit nombre est souhaité, et beaucoup plus violemment pour un grand nombre. De même, demandant à des joueurs de miser de l'argent avant de lancer les dés ou après, mais dans ce second cas sans avoir pu regarder le résultat obtenu, Strickland et col. (1966) constatent que les mises sont beaucoup plus importantes avant lancement qu'après.

Changeons à présent de jeu et imaginons que vous entamiez une partie de cartes avec quelqu'un que vous connaissez peu. Vous disposez d'un paquet de cartes et vous devez chacun tirer une carte, la plus forte possible; après avoir bien sûr, pour pimenter le jeu, misé l'un et l'autre une partie de vos économies. Et bien Langer (1975) a montré que dans cette situation vous miserez systématiquement une somme beaucoup plus importante si votre adversaire se me montre nerveux et maladroit que s'il adopte une conduite confiante et assurée. Ce même chercheur a réalisé d'autres études, mais cette fois dans des entreprises; auprès de salariés. Il a choisi des entreprises dans lesquelles étaient parfois organisées des loteries et il a fait de même, mettant en circulation des billets de 1 \$ avec un seul lot, de 50 \$, pour le gagnant. Dans une première situation, les salariés choisissaient eux-mêmes leur billet, tandis que dans une seconde c'est le vendeur qui leur tendait un billet. Par ailleurs, le matin du

tirage, le vendeur recontactait ses «clients» et, sous un prétexte fallacieux (un manque de billets pour satisfaire tout le monde), il leur demandait à quel prix ils accepteraient de revendre le leur. Les résultats sont alors on ne peut plus nets : le prix moyen de revente est de 1,96 \$ dans la situation «non choix», mais de 8,67 \$ dans la situation «choix». Enfin, si certains des billets comportent sur leur recto des lettres de l'alphabet (donc des signes familiers) et d'autres des symboles inconnus, alors on remarque que la proportion de salariés souhaitant conserver son billet est de 50 % dans le premier cas contre seulement 26,5 % dans le second. Comme si la probabilité de gagner augmentait lorsque l'on retrouve inscrite sur son billet la première ou la dernière lettre de l'alphabet, ou encore une lettre figurant dans son nom ou prénom, voire dans celui de sa femme!

Ces études montrent donc que nous surestimons nos capacités ; mais nous pourrions aussi citer d'autres recherches qui vont au contraire dans le sens d'une sous-estimation. L'important ici est surtout que nous prenions conscience de ces illusions, quelle que soit leur direction (sur ou sous-estimation).

### 1.2. La connaissance de nos goûts

Changeons à présent de terrain pour examiner un autre domaine où nous pouvons penser bien nous connaître, c'est-à-dire avec objectivité, lucidité : nous voulons parler de ce qui nous attire, de ce que nous aimons, de nos goûts et, par contraste, de tout ce qui nous rebute et que nous rejetons. Or là encore tout n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Prenons en pour illustration une recherche de Valins (1966) qui, quoique portant uniquement sur des hommes, aboutirait sans nul doute, sous réserve de quelques modifications techniques aisées à découvrir, à des résultats similaires si elle était réalisée sur des femmes.

Valins a contacté des volontaires pour participer à une expérience qui, expliquait-il à ces volontaires, avait pour objectif d'étudier les réactions cardiaques de sujets masculins mis individuellement en présence de stimuli sexuels féminins; en l'occurrence des photos de femmes quelque peu dévêtues extraites du magazine Play Boy -bien entendu, nous le verrons, l'objectif véritable de cette expérience était sensiblement différent-. Et sous prétexte de mesurer ces dites réactions cardiaques, l'expérimentateur posait sur la poitrine des sujets un microphone relié à un amplificateur puis à un enregistreur de sons. S'excusant du caractère vétuste de cette technologie, datant des années 1930, et notamment du fait que les sons ainsi amplifiés seraient nécessairement entendus par les sujets, l'expérimentateur demandait à ceux-ci de ne pas y

prêter attention. En réalité ces sons, sensés refléter les pulsations cardiaques des participants, et perçus comme tels par ceux-ci, étaient pré-enregistrés et ne correspondaient donc en rien aux réactions cardiaques authentiques des sujets. Cette bande sonore possédait par ailleurs une particularité : si le rythme entendu correspondait à certains moments, c'est-à-dire pour certaines photos, à celui d'une personne calme, au repos, à d'autres moments (donc pour d'autres photos) il s'accélérait, et à d'autres encore il ralentissait. Enfin, à l'issue de l'expérience, il était demandé aux sujets de classer les photos par ordre de préférence (sous prétexte, leur disait-on, de diminuer ultérieurement le nombre de photos pour ne retenir que les plus attractives); puis, juste avant qu'ils ne quittent le laboratoire on leur proposait de choisir 5 photos en cadeau, photos qu'ils pouvaient donc emporter avec eux.

Qu'observe-t-on alors ? Et bien, et c'était là le vrai but de l'expérience, on constate, tant pour le choix de classement que pour celui des cadeaux, que les sujets accordent significativement davantage leur préférence aux photos associées à une perturbation de «leur» rythme cardiaque, notamment à une accélération de celui-ci, qu'aux photos associées à un rythme cardiaque calme. Et l'on remarque également que cette préférence est stable dans le temps puisque, recontactant ces mêmes sujets un mois après pour une nouvelle expérience présentée et effectivement perçue comme indépendante de la première, et leur demandant d'effectuer un autre classement de 50 photos (parmi lesquelles figuraient les photos antérieurement utilisées), les photos initialement choisies demeurent encore préférées. Soit autant de choix significativement différents de ceux observés dans le groupe témoin, groupe dans lequel l'expérimentateur faisait en sorte que les sujets ne fassent aucun lien entre les sons qu'ils entendaient et leurs réactions cardiaques.

Ainsi, même en ce qui concerne nos caractéristiques les plus intimes, sur ce qui nous intéresse, ce que l'on aime, voire qui l'on aime, nous pouvons, et de façon totalement inconsciente, très facilement nous leurrer (2). La présence d'un conseiller semble donc indispensable. Nous allons donc examiner maintenant si cette présence peut véritablement nous aider à mieux nous connaître. Et nous nous limiterons à la connaissance de notre personnalité qui constitue, notamment par rapport au savoir et au savoir-faire, l'élément prédominant d'investigation, tant en situation de recrutement (comme le note par exemple Ménard, 1991) qu'en situation de bilan de compétences (Camus, 1997).

(2) Rappelons que si l'expérimentateur a certes leurré ses sujets sur l'origine des sons transmis, par contre ce sont bien les sujets qui, de façon autonome, ont considéré les caractéristiques des «battements cardiaques» entendus comme traduisant leurs attitudes préférentielles; et ce de façon très imprudente, comme l'atteste notamment la différence de résultats entre le groupe expérimental et le groupe témoin.

## 2. L'AIDE DU CONSEILLER BILAN

### 2.1. Les travaux de Bourne

On s'accorde généralement pour définir la personnalité comme étant l'ensemble des «facteurs internes plus ou moins stables qui rendent le comportement d'un individu consistant dans le temps et différent de celui qu'adopterait autrui dans des circonstances comparables» (Child 1968, p83); c'est-à-dire, pour résumer, comme l'ensemble des caractéristiques internes stables et différenciatrices d'un individu.

Bourne (1977) s'est directement centré sur cet aspect différenciateur. Il a constitué 3 groupes de personnes se connaissant depuis au moins un an : le premier composé de psychologues, le deuxième d'étudiants, et le troisième d'institutrices. Dans chaque groupe, les individus devaient alors se décrire mutuellement. Plus précisément, il a été demandé :

- premièrement : à deux personnes A et B de décrire les caractéristiques personnelles d'une tierce personne C. Et Bourne a mesuré l'accord global entre A et B.
- deuxièmement : à la personne A de décrire D, et à la personne B de décrire E. Et là encore l'accord global entre A et B fut calculé. Mais cet accord a ici une signification particulière : les individus cibles D et E étant maintenant différents et possédant des caractéristiques différentes (3), si effectivement accord il y a entre A et B, cet accord ne peut résulter que de la chance ou de l'emploi de concepts descriptifs stéréotypés (c'est-à-dire pouvant s'appliquer à tout individu).

Sur ces données, Bourne a alors retranché le second accord, illusoire, du premier, l'objectif étant d'épurer ce premier accord de tout ce qu'il pouvait lui aussi comporter d'illusoire (c'est-à-dire afin de n'en retenir que ce qui correspondait aux caractéristiques spécifiques de C). Ajoutons enfin que quatre techniques d'évaluation ont par ailleurs été employées par A et B pour chacune de leurs cibles : descriptions libres par une phrase, par un objectif, et descriptions forcées à partir d'une liste d'adjectifs (en cocher 30 sur 102) et au moyen de 40 échelles bipolaires.

On observe alors que, globalement (i.e. toutes techniques descriptives confondues), la moyenne de l'accord des évaluateurs sur les caractéristiques spécifiques ne dépasse pas 6% (il est précisément de 5,3%). On remarque aussi

(3) Au surplus, pour certifier ces caractéristiques différentes, D et E étaient, selon le plan expérimental, parfois remplacés par d'autres personnes cibles : F, G, etc.

que, quelle que soit la technique utilisée, l'accord sur ces caractéristiques spécifiques demeure identique. Ce qui signifie que la standardisation des descriptions forcées n'améliore aucunement les résultats; elle ne fait qu'en fournir l'illusion en favorisant -les résultats le montrent également- le taux des accords basés sur l'aléatoire et le stéréotypé. Ajoutons cependant une note d'optimisme à l'attention des spécialistes du bilan, souvent psychologues ou formés à la psychologie : c'est dans le groupe des psychologues que l'on obtient le meilleur taux d'accord spécifique. Cependant cet optimisme ne doit pas, selon nous, se transformer en frénétique euphorie, l'accord ainsi obtenu ne dépassant pas 7,2%.

Ainsi, d'après cette étude, notre activité d'analyse d'autrui n'est-elle qu'illusoirement descriptive des caractéristiques spécifiques d'autrui. Et la fidélité inter-évaluateurs, derrière laquelle on se réfugie parfois en la brandissant comme un gage d'objectivité, ne connaîtrait pour tout statut que celui de chimère. Reste maintenant à nous interroger sur le pourquoi de tels résultats : quels mécanismes intellectuels mettons-nous en jeu lorsque notre activité nous conduit à tenter de faire émerger la personnalité d'autrui?

## 2.2. Activité descriptive et stéréotypes conceptuels

De nombreux chercheurs se sont penchés sur le problème. Et l'intéressant, c'est que l'abordant sous des angles différents, ils aboutissent à des résultats et conclusions similaires : lorsque nous croyons décrire quelqu'un, nous ne faisons en réalité que lui appliquer les stéréotypes conceptuels qui préexistent dans nos têtes.

Ainsi Schweder (1975) a demandé à des étudiants de comparer, sur le plan de leur similitude, 26 items pris 2 à 2 (e.g. : «parle avec confiance de ses capacités», «prend l'initiative dans l'organisation», ..). Ces items avaient été élaborés par Newcomb (1929) afin que des observateurs puissent noter le comportement d'enfants participant à un camp d'été, certains observateurs évaluant journalièrement les enfants et d'autres à l'issue du camp. A partir de ces notations, Newcomb avait déjà calculé 2 séries de corrélations entre chaque paire d'items : les corrélations journalières (ou corrélations inter-comportements immédiats), et les corrélations en fin de camp (c'est-à-dire corrélations inter-comportements remémorés). Ainsi, en y ajoutant les corrélations inter-concepts produites par les étudiants, on obtient 3 séries de données. Et Schweder a examiné les liaisons existant entre elles. Il constate alors que les comportements remémorés sont presque totalement sous l'influence des schémas conceptuels ( $r = .74$ ) et qu'ils ne correspondent aux comportements immédiats que si ces derniers coïncident avec ces mêmes

schémas; inversement, quand les comportements actuels s'opposent aux schémas, alors ils vont également à l'encontre des comportements remémorés qui, eux, collent toujours à ces schémas. Il apparaît ainsi que les jugements basés sur des rappels mnémoniques n'entretiennent que peu de rapport avec les comportements immédiats, et qu'ils ne font que refléter les associations conceptuelles préexistantes qui ont pris ancrage dans notre cerveau.

Mais abandonnons le pôle mémoire, dont nous venons de constater qu'il ne conduit qu'à des descriptions erronées, pour nous consacrer aux comportements actuels. Schweder rappelait déjà (1975, p481) que la majorité des enfants du camp de Newcomb se comportait, aux dires mêmes de cet auteur, de façon inconsistante, et donc que les relations inter-comportements immédiats consignées par les observateurs traduisaient davantage des présupposés qu'une réalité manifeste. Aussi, poursuivant sur cette piste, Schweder décida de réunir 2 groupes de sujets. Il demanda aux participants du premier, à l'issue d'une vie en commun de 40 heures, de se décrire mutuellement à l'aide de 26 nouveaux items extraits du M.M.P.I., du 16 P.F., etc. et aboutissant à trois facteurs orthogonaux (pouvoir, attractivité, orientation sur la tâche). Quant aux membres du deuxième groupe, ils eurent à comparer la ressemblance conceptuelle de ces 26 items pris 2 à 2. Des calculs de liaisons furent alors effectués, mettant en évidence de très fortes corrélations entre les deux séries de données : ces corrélations variaient de .70 à .88. Ces résultats indiquent donc que même les caractérisations les plus immédiates d'autrui, i.e. caractérisations effectuées sans appel à la mémoire, sont identiques à celles que l'on peut réaliser sans même connaître cet autrui, sur la seule base de similitudes conceptuelles. De la même façon, Passini et Norman (1966) montrent que les observations que l'on peut opérer sur quelqu'un que l'on croise une quinzaine de minutes dans une salle d'attente, sans même lui adresser la parole, c'est-à-dire sur la base de sa seule apparence physique ou gestuelle, aboutissent à des descriptions identiques à celles relatives à des personnes que l'on connaît depuis des années.

Alors bien sûr, une critique que l'on peut formuler à l'encontre de ces dernières études est qu'elles analysent les processus descriptifs mis en oeuvre par des non spécialistes et que quelqu'un de formé, pratiquant régulièrement voire quotidiennement des activités descriptives et évaluatives, et disposant en outre d'outils psychotechniques reconnus, emploierait des processus fondamentalement différents. C'est à cette objection qu'ont répondu Chapman et Chapman (1969) grâce à une population composée de psychologues cliniciens rompus à la pratique du Rorschach.

On sait qu'à ce test les homosexuels masculins s'identifient par deux types de réponses particulières (humain ou animal monstrueux, effrayant; et humain

animalisé ou animal humanisé). On sait par ailleurs que 5 réponses sont particulièrement non valides pour les caractériser (contenu anal, vêtements féminins, confusion de sexe, incertitude de sexe, et parties génitales). Chapman et Chapman ont alors construit un questionnaire composé de 8 items et comprenant ces 7 signes (e.g. : la tendance des homosexuels masculins à se rappeler ce qui est anal est-elle très importante? importante? etc.). Puis ils ont tout d'abord demandé à des non spécialistes d'y répondre; ils constatèrent alors, évidemment sans surprise, que les signes non valides, mais populaires dans l'imagerie naïve, étaient plus fréquemment mis en rapport avec l'homosexualité que les 2 signes valides. Mais demandant à 32 psychologues cliniciens (ayant déjà travaillé sur des protocoles de Rorschach, fournis par certains de leurs patients homosexuels) d'indiquer les signes qu'ils considéraient comme valides, les auteurs découvrirent, ici avec une certaine stupeur, non seulement que là encore les signes non valides étaient plus fréquemment indiqués que les autres, mais aussi que seuls 2 psychologues (sur 32, rappelons-le) listèrent les 2 signes valides! Ainsi, même les spécialistes fonctionnent selon les principes de cette psychologie rudimentaire et naïve qui sait si bien alimenter les conversations du café du commerce.

## DISCUSSION

Quels enseignements tirer de tout cela alors que capacités, motivations et personnalité constituent les 3 piliers essentiels du bilan de compétences? Commençons par nous résumer : nous ignorons plus ou moins qui nous sommes, aussi bien sur le plan de nos capacités que sur celui de nos motivations. Et lorsque nous agissons comme observateurs en statuant sur autrui, les avis que nous formulons, loin de se référer aux caractéristiques internes stables et spécifiques d'autrui, ne font que refléter nos schémas conceptuels, largement aléatoires et stéréotypés; ce quels que soient tant l'actualité de ce que nous observons et la masse d'informations fournies par l'acteur, que notre expérience en la matière et les outils, même certifiés, patentés, labellisés (et cette énumération n'est pas restrictive), sur lesquels nous croyons pouvoir nous appuyer.

La 1ère perspective qui émerge alors immédiatement est de s'atteler au travail pour améliorer les outils et la formation des praticiens. Pour autant, les résultats à en attendre sont peut-être moins évidents qu'il n'y paraît; ne serait-ce parce que ce travail existe depuis déjà longtemps et que, malgré cela, les résultats obtenus ne sont toujours pas à la hauteur de ce que l'on pourrait en attendre (ainsi les recherches que nous venons de citer, tout en étant assez anciennes, n'ont pas encore à ce jour été infirmées). Aussi aimerions-nous examiner ici une seconde perspective (ce qui n'exclut bien évidemment pas de poursuivre et de développer le travail sur les outils et sur la formation des praticiens). Cette seconde voie passe par l'analyse des raisons pouvant expli-

quer le fossé entre le travail réalisé jusqu'à présent en matière de connaissance de soi et d'autrui, et les résultats obtenus. Ce cadre étant posé, demandons nous si l'objectif d'une meilleure connaissance du consultant qui effectue son bilan constitue bien le véritable objectif des centres de bilan de compétences, et plus globalement si l'authentique objectif de ces centres est bien de faciliter l'emploi de ces consultants (ce qui revient en fait à se demander si le chômage que connaissent nos sociétés ne présente pas quelque intérêt..).

Nous disions en introduction qu'il pourrait paraître quelque peu facétieux de développer le bilan de compétences et d'en faire un si grand battage médiatique s'il se révélait n'être, du point de vue de sa réalisation, qu'une utopie. Mais si l'on admet que les individus peuvent avoir d'autres motivations que celle d'être exacts dans leurs cognitions et perceptions sociales, et si l'on prend conscience (notamment avec Higgins et Bargh, 1987, p414) que leurs inexactitudes ne deviennent problématiques que si leur motivation est d'être exacts, alors il est possible d'adopter une autre position. Tout paradoxe disparaît effectivement si l'on considère le bilan comme un leurre, c'est-à-dire comme une construction sociale (4) destinée à détourner l'attention d'un certain nombre de phénomènes que l'on souhaite conserver masqués.

Quels pourraient alors être les phénomènes qu'il importerait de maintenir hors d'atteinte de l'attention d'autrui ? Et bien rappelons pour commencer que la légitimité du bilan repose sur l'objectif déclaré de favoriser «l'employabilité», c'est-à-dire d'accroître les compétences individuelles effectives (en débouchant sur un projet de formation) ou perçues (en mettant l'accent sur la visibilité individuelle et sociale des compétences déjà possédées) afin que les individus deviennent virtuellement «employables». Ainsi le bilan se positionne-t-il clairement sur le terrain de l'articulation entre les individus et les emplois disponibles. Mais c'est pour s'en extraire aussitôt, car dans le même temps il élude habilement la question de cette articulation en désignant comme seuls «coupables» les individus. En d'autres termes, l'instauration du bilan pose comme principe que le chômage échappe à la responsabilité des entreprises et des gouvernements pour ne relever que de celle des individus; que c'est donc à ceux-ci de se plier au diktat du marché (cf. sur ce point Gangloff, 1993) et à la dictature du bilan (5). Comme l'indique Forrester (1996), *«les demandeurs d'emploi sont*

(4) Au demeurant, plutôt que de parler de construction «sociale», peut-être serait-il plus exact de parler d'une construction «microsociale» ayant sournoisement essaimé hors de son champ d'origine (l'utilité de cette construction étant en effet davantage «microsociale» que «sociale»).

(5) Ce transfert de responsabilités sur les individus semble être complété par un second, en direction d'instances transnationales. En effet, selon certains discours, les entreprises et les gouvernements n'auraient d'autre alternative que de se soumettre aux exigences de la mondialisation. Pour autant, d'aucuns prétendent que cette mondialisation, ce sont les entreprises et les gouvernements qui la secrètent; qu'elle n'a d'autre autonomie que celle, factice, qui sert leurs intérêts.

conduits à s'estimer indignes de la société, et surtout responsables de leur propre situation (...). Ils se jugent avec le regard de ceux qui les jugent, regard qu'ils adoptent, qui les voit coupables, et qui leur fait se demander ensuite quelles incapacités, quelle aptitude au ratage, quelle mauvaise volonté, quelles erreurs ont pu les amener là» (p15); «comme consentants à leur propre évacuation du planning mondialisé (...), ils s'empressent de tenir leur tragique fragilité sociale pour la suite logique et même banale de lacunes et de fautes dont ils seraient les seuls responsables» (p196). Les dispositifs d'insertion, considère également Maisondieu (1997), ont en fait pour principal, voire pour unique objectif, de «rendre l'exclu responsable de ce qui lui arrive» (p51); de le conduire à «entériner sa propre exclusion comme une chose normale» (p21). On est ainsi conduit à se demander si le bilan, malgré son artificielle faisabilité, ne remplit pas une fonction de lobotomie sociale hautement bénéfique à certains barons du système en brisant dans l'oeuf toute propension au questionnement de leurs responsabilités et, partant, à toute remise en cause de la structure sociale qu'ils s'appliquent à légitimer. Hypothèse d'autant plus envisageable que c'est peut-être du fait même de cette non faisabilité, ainsi d'ailleurs que de «l'éventuelle» responsabilité des entreprises et gouvernements (responsabilité que l'on ne peut effectivement objectivement exclure puisque, soustraite à l'analyse, elle n'a jamais pu être infirmée), que le principe du bilan permet à la situation de chômage, en perdurant, de satisfaire pleinement certaines autres fonctions du système économique et social, notamment sa fonction de reproduction par concentration (nous ne citerons à cet égard que deux illustrations, que l'on peut retrouver dans Le Monde du 26/06/96 et du 10/03/96, à savoir la flambée de la valeur boursière de l'action Moulinex - soit 21% en une journée - lorsque 2000 licenciements y furent annoncés, et, corollairement, la chute du Dow Jones à la publication du nombre record de créations d'emploi en février, nombre qui, en laissant présager une augmentation de l'inflation, faisait craindre une hausse du taux de l'argent préjudiciable aux placements financiers (6)). Il apparaît ainsi (Maisondieu, 1997) que la fabrication des exclus ne doit pas être considérée «comme un acte gratuit ou une erreur de programmation, mais bien comme un projet spécifique» (p185); «la présence des exclus et la banalisation de l'exclusion sont devenus en quelque sorte nécessaires à la collectivité» (p172). Telle est également l'analyse de Forrester (1996) qui se demande si le chômage n'est pas devenu notre «ami public numéro un» (p71), non seulement, comme nous venons de le montrer, du fait des gains financiers qu'il permet à certains de réaliser, mais également en raison de l'asservissement social auquel il conduit : «ce n'est pas rien (...) que d'amener à quêter, à mendier un travail, et n'importe lequel et à tout prix (c'est-à-dire au moindre), ceux-là mêmes que, le plus

souvent, il asservirait (...). Ce n'est pas rien encore, pour ceux qui détiennent le pouvoir économique, c'est-à-dire le pouvoir, d'avoir à leurs bottes ces trublions qui hier contestaient, revendiquaient, combattaient (...). Et ce n'est pas rien non plus de tenir à merci les autres, qui, pourvus de salaires, de situations, ne broncheront guère, trop inquiets de perdre des acquis si rares» (p21). Comme le constate également Onfray (1997), le manque de travail «est savamment entretenu par ceux qui ont intérêt à cette pénurie : les acteurs et les bénéficiaires du capitalisme emballé pour lesquels c'est pain blanc de disposer d'un réservoir de main d'oeuvre d'autant plus prête à accepter n'importe quoi et sous n'importe quelle condition, qu'elle croupit dans les zones les plus incandescentes et les plus dangereuses du paupérisme» (p84). «Qui niera, interroge encore cet auteur (p95), que d'aucuns n'ont pas affirmé, chez les maîtres, qu'un emploi est une bénédiction dont on devrait se contenter et que le simple fait d'en disposer devrait éteindre toute velléité de voir et penser les choses autrement ?». Aussi, bien que parfois (Maisondieu, 1997) «la tentation soit très forte de combattre les exclus plutôt que l'exclusion» (p220), au point qu'il fut même quelquefois décidé (cf. certains arrêtés municipaux) «d'exclure les exclus, qui en mendiant affichaient l'évidence de leurs difficultés à assumer leur droit à vivre en société» (p121), bien que parfois encore (Forrester, 1996, p45) certains avancent «qu'on se passerait bien de ces rabat-joie, de ces sangsues, de ces profiteurs, en somme, qui se voudraient indispensables et qui prétendent exister de plein droit», on conçoit aisément que ce type de réactions ne peut, dans un régime libéral, que rester exceptionnel : on y a trop l'utilité des exclus et trop besoin de rendre l'exclusion visible aux inclus. Comme le remarque cyniquement Onfray (1997, p74), il serait bien dommage de se passer de ces «sous-hommes voulus comme tels par ceux mêmes qui, souvent, égrènent les articles de la Déclaration des droits de l'homme ou se gaussent de l'excellence de toutes les constitutions possibles et imaginables»; bien dommage de ne pas s'appuyer sur «cette misère sale (...), malodorante et écoeurante, qui dégoûte et soulève le cœur». Car ces exclus, ces «déjections du corps social qui fait la fête sans eux, malgré eux», il ne faudrait pas oublier que c'est aussi, que c'est surtout grâce à eux, que la fête peut être célébrée. C'est ce qu'oublie, dans leur planification des génocides, les partis et régimes totalitaires. Aussi de ce point de vue, et en première approche, c'est-à-dire en l'absence d'examen de toute voie intermédiaire, la préservation de l'exclusion, via des dispositifs tels que le bilan de compétences, peut conduire à fonder l'utilité de la doctrine libérale en tant que cette doctrine constitue un rempart contre ces totalitarismes.

Ainsi le principe du bilan, du fait même de son existence, pourrait-il servir de multiples intérêts. Et dans cette optique, le simple fait d'entrer dans son jeu, avec les règles qu'il édicte, pourrait traduire de la part des consultants qui projettent d'effectuer leur bilan comme de celle des conseillers qui y prêtent assistance et main forte, l'intériorisation de la responsabilité individuelle, c'est-à-dire l'incontestable réussite du leurre. Stratégie ô combien remarquable puisque

(6) Plus récemment, citons l'augmentation de 8,9% du cours de l'action Sony lors de l'annonce de 17000 suppressions d'emplois (cf. Le Monde du 10/03/99); la hausse de 10,56% du cours de l'action Michelin pour la suppression de 7500 emplois (cf. Le Monde du 10/09/99); etc.

la parole -qui ne pourrait ici être que rebelle- serait dans cette hypothèse bâillonnée avant même d'être prononcée; stratégie ô combien admirable, puisqu'embryon avorté, égorgé (avant même en fait d'avoir été conçu), il le serait par ceux-là mêmes qui pourraient trouver intérêt à énoncer son existence. Il suffirait en effet que la porte d'un C.I.B.C. (ou d'un quelconque centre bilan) soit poussée pour que l'objectif désiré soit atteint. On pourrait d'ailleurs aller jusqu'à envisager qu'il n'y ait rien ni personne derrière cette porte, s'il n'était besoin, pour que la fonction de détournement impartie au leurre réussisse, que celui-ci se dissimule en tant que tel, occultant le caractère artificiel de son statut d'artifice : l'énergie et le temps dépensés par le consultant et les conseillers constitueraient ainsi le prix à payer pour qu'à l'imposture du bilan n'apparaisse jamais clairement en tant qu'imposture; le prix à payer pour que le bilan continue à se faire méconnaître comme appareil de conditionnement idéologique. Les stratégies destinées à pérenniser le chômage ne peuvent en effet continuer à fonctionner efficacement que si elles demeurent masquées. Et c'est afin de réaliser ce masquage qu'interviendraient le bilan, les stages de recherche d'emploi et autres dispositifs qui, censés destinés à l'insertion, permettent en réalité, en responsabilisant et en anesthésiant les chômeurs, de dédouaner et de légitimer la pérennité des politiques gouvernementales d'exclusion. Comme le rappelle Maisondieu (1997), ce n'est pas sans raison que l'on demande aux chômeurs de «faire des efforts pour montrer leur volonté d'échapper aux griffes de l'exclusion (...), de s'agiter pour montrer qu'ils sont toujours vivants et, surtout, qu'ils gardent intact leur désir de s'inclure» (p176). Cette agitation constitue en effet la condition nécessaire pour que le stratagème visant à leur faire endosser la responsabilité de leur exclusion puisse s'imposer à tous, et d'abord à eux-mêmes, comme une évidence. Les échecs qu'ils subissent doivent en effet les convaincre de leur indignité : «aller d'entretiens sans grand espoir en entrevues sans suite, être mortifié par des échecs répétés (...), et pourtant être contraint de recommencer sans répit pour montrer sa bonne volonté et la force de son désir d'insertion (...) [conduit l'exclu à être] rapidement en condition de se demander qu'est-ce que j'ai ou qu'est-ce que je n'ai pas pour être toujours laissé de côté?» (p63), c'est-à-dire conduit l'exclu à mettre rapidement en cause sa propre responsabilité. Cet objectif explique pourquoi les activités d'insertion proposées à l'exclu ne peuvent que conduire à l'échec (7). Ces activités sont assimilables à ces tours de manège que l'on offre aux enfants pour les distraire, c'est-à-dire pour qu'ils portent leur attention ailleurs et qu'ils nous laissent ainsi tranquilles ; qu'ils nous laissent ainsi en paix. Elles ressemblent, poursuit Maisondieu, à ces cacahuètes jetées en pâture «au singe du zoo par dessus le fossé, en échange des

(7) Et s'il existe quelques réussites individuelles que l'on se targue parfois de mettre en avant, leur exposition n'a en fait bien souvent pour objectif que de renforcer le présupposé qui «consiste à faire croire aux individus que c'est de leur faute s'ils n'ont pas progressé» (Séguier, 1983, p33).

grimaces qu'il doit faire pour rassurer les généreux donateurs sur leur condition d'humains (...) [en montrant] qu'il n'est qu'une bête assez intelligente pour vouloir leur ressembler mais trop bête pour y parvenir» (p210). L'objectif véritable est de «programmer ces exclus patentés pour qu'ils le restent, quelle que soit leur velléité de prendre leur avenir en main» (p175). Car ce qu'il convient avant tout d'éviter, c'est qu'ils exagèrent «leur gestulation au point de paraître contester leur situation» (p176); qu'ils soient tentés de «s'en prendre au système social (...) [ce qui] pourrait conduire à sa remise en cause, quelque part du côté de la révolution» (p178). Et Forrester de conclure (1996, p20) : «on ne prépare pas autrement une société d'esclaves», c'est-à-dire (Séguier, 1983, p50) une société dans laquelle, «auto-convaincu de sa réalité de pure carence, l'homme dominé s'habitue à vivre des miettes que laissent tomber ceux qui se considèrent pure supériorité».

Cette analyse ne signifie bien entendu pas que les individus ne partagent aucune responsabilité dans ce qui leur arrive. Mais la responsabilité que l'on tente peut-être de leur faire endosser est alors bien particulière; basée sur une allégation de manque de compétences, ou plutôt de non visibilité individuelle et sociale des compétences possédées. Alors qu'une autre responsabilité est envisageable, référant à l'acceptation de cette potentielle mystification. Il faut cependant bien voir que cette acceptation serait alors assortie de circonstances atténuantes issues de la méconnaissance de cette mystification. Non pas tant d'ailleurs du fait d'un aveuglement total : en dépit des stratégies mises en oeuvre pour orchestrer cette méconnaissance, celle-ci ne peut être parfaite; en témoigne la souffrance de certains consultants qui, ayant réalisé leur bilan, constatent qu'ils ont bel et bien été dupés. Mais cette clairvoyance, même infime, est souvent assortie d'une sensation si intolérable, faute d'alternative actuelle (alternative qui ne saurait résulter que d'une démythification articulée collectivement), que l'on préfère parfois se laisser bernier plutôt que d'attendre que cette souffrance individuelle se transmue en énergie sociale libératrice. Ainsi que le souligne Sirota (1997), «mettre l'accent sur des pesanteurs sociologiques pour souligner combien elles sont des déterminants externes et puissants du destin personnel et socioprofessionnel, pour susciter une crise de conscience politique (8) entraîne généralement un vécu d'impuissance douloureux et culpabilisant» (p53). Mais cela doit-il alors nécessairement nous conduire à considérer, comme nous y invite cet auteur (p47), que la seule solution qui s'offre à l'individu soit de «chercher à stimuler en lui-même ses ressources propres pour transformer (...) son rapport à la société afin de (...) chercher à distinguer dans ses rares ouvertures un passage qui l'intéresse» ? Une telle option ne consiste-t-elle pas à entrer dans le jeu de ceux qui, cyniquement, demandent : pourquoi donner aux exclus «les

(8) C'est-à-dire (Navelet, 1997, p3) «qui s'occupe des choses de la cité, et par conséquent du pouvoir et de son organisation».



*moyens de s'éveiller à leur situation, d'en souffrir davantage, de la critiquer, alors qu'ils se tiennent si tranquilles»* (Forrester, 1996, p115) ? A cautionner la stratégie de ceux dont le principal objectif est «non de favoriser chez les citoyens le goût de la chose publique, mais au contraire de renforcer leur apathie politique» (Enriquez, 1976, p103) ? Aussi nous semble-t-il que nier l'opportunité d'une prise de conscience des déterminants externes de l'exclusion, et faire ainsi l'impasse sur toute autre solution, rend à nouveau l'individu victime; victime des exclusions que cette pensée introduit. Car cette négation exclut notamment l'issue consistant à faire que les exclus soient non plus les victimes individuellement impuissantes d'un incontrôlable destin mais plus de trois millions de personnes qui, brisant leur serment d'allégeance et réagissant au marché du travail qui les exclut, s'efforcent collectivement de contraindre ce marché à s'ouvrir avant qu'il ne devienne le marché de la seule exclusion. Comme le souligne Bourdieu, si «l'analyse sociologique [et psychosociologique] ne fait guère de concessions au narcissisme (...), il n'en n'est pas moins vrai qu'elle (...) offre quelques-uns des moyens les plus efficaces d'accéder à la liberté que la connaissance des déterminismes sociaux permet de conquérir contre les déterminismes» (Bourdieu, 1994, p11), et qu'elle conduit notamment à «un effet (...) libérateur toutes les fois que les méconnaissances dont elle établit les lois de fonctionnement doivent une part de leur efficacité à la méconnaissance» (Bourdieu, 1982, p20-21).

## CONCLUSION

Nous sommes bien évidemment conscient que de telles analyses pourront constituer pour certains un fabuleux plat de résistances. Ainsi que le remarque encore Bourdieu (1984, p15), «les groupes n'aiment guère ceux qui vendent la mèche (...). Les mêmes qui ne manqueraient pas de saluer comme courageux ou lucide le travail d'objectivation s'il s'appliquait à des groupes étrangers ou adverses seront portés à jeter le soupçon sur (...) la lucidité spéciale que revendique l'analyste de son propre groupe». Et du fait que l'analyse réalisée ici conduit à considérer son propre groupe comme le complice plus ou moins abusé, voire même parfois comme l'acteur autonome, des manipulations mises en lumière, la résistance de «ceux qui ont besoin des ténèbres de la méconnaissance pour exercer leur commerce symbolique» (Bourdieu, 1982, p21) est bien évidemment à craindre. Peut-être encore certains ne verront-ils ici que propos tendancieux; tant il n'est parfois de plus sûr moyen de préserver de tout questionnement la neutralité qui légitimise un monopole de parole que de neutraliser la parole d'autrui en alléguant de son absence de neutralité. Ils nous diront peut-être encore que tout cela ne nous concerne pas : que les praticiens doivent pratiquer, remplir la fonction pour laquelle ils ont été malgré eux «dressés», c'est-à-dire appliquer, et les chercheurs chercher mais en se cantonnant aux domaines sans problèmes, i.e. en fait aux domaines où il n'y a rien

à chercher; feignant d'ignorer que nous placer ainsi hors du jeu social c'est encore, d'une certaine façon, nous assigner une place dans ce jeu social; et qu'accepter, voire revendiquer pour certains, une telle place, au dessus de la mêlée, c'est en quelque sorte encore avoir intériorisé et cautionner ce rôle social, tel qu'il nous est imparté. Car dès que nous travaillons, que ce soit de près ou de loin, sur les bilans de compétences et sur la régulation de la prise de conscience individuelle et collective qui en est en fait l'enjeu (cf. Lemoine 1994), nous sommes tous, quand bien même nous le refuserions, des artistes engagés; de ce fait nous ne pouvons, quand bien même nous le souhaiterions, nous dégager de notre responsabilité. Il y a 30 ans, Galbraith (1968, p389-390) déplorait déjà une telle désertion : «les éducateurs et les scientifiques, et d'une façon générale toute la communauté intellectuelle, sont handicapés par l'idée qu'ils se font de leur rôle professionnel. Pour eux, ce rôle est passif; il est dans la pensée et la réflexion, et non dans l'action. La probité intellectuelle plaide en faveur de cette passivité, les convenances personnelles aussi. La politique est-elle l'affaire de l'intellectuel, de l'artiste, de l'éducateur, du scientifique? Non. Leur domaine est plus pur : celui de l'âme et celui de l'esprit; l'intérêt porté aux choses pratiques ne peut que les souiller. A la dernière milli-seconde qui précédera l'ultime fusion nucléaire, il se trouvera un scientifique pour faire observer que le problème du contrôle nucléaire (...) ne concerne que les hommes politiques!» Comme le rappelle également Amerio (1996), «dans l'introduction à sa Social Psychology, Solomon Asch écrivait (...) : «les psychologues lorsqu'ils ne sont pas en chaire parlent de choses étranges comme la loyauté, la justice et l'injustice; ils parlent même de dignité et de besoin de liberté (...). Et pourtant, non seulement de telles idées sont exclues de la discussion scientifique mais les schémas conceptuels sur lesquels travaille aujourd'hui la psychologie ne leur laissent aucune place (...). On a coutume de justifier cette unilatéralité au nom de la science et de l'objectivité (...). Nous sommes en droit de nous demander si tout cela n'est pas qu'une fausse objectivité (...) [cachant] un dogmatisme encore plus inflexible»». La question est ainsi de décider comment assumer notre responsabilité; c'est-à-dire en fin de compte de décréter quel rôle nous projetons de remplir, sachant que nous disposons aussi bien de la fêrule anesthésiant les consciences que de la parole démystificatrice (9).

Ainsi que le constate en effet Maisondieu (1997) «le pouvoir en place a toujours la tentation de s'appuyer sur des marchands d'illusions qui justifient ses carences à faire le bonheur des hommes en attribuant leurs malheurs à leur propre méchanceté, maladresse ou maladie (...). [Or] les psychologues sont particulièrement susceptibles d'être amenés à remplir, généralement à leur insu et en toute bonne foi, ce rôle de bonimenteurs et de moralisateurs (...). Même s'ils se sentent d'abord au service des individus en souffrance, même s'ils sont bien placés pour repérer les

(9) Parole dont nous ne nions certes pas le caractère immédiatement douloureux, non seulement pour les consultants mais également pour les psychologues du travail et leur discipline.

dysfonctions sociales et leurs effets délétères sur ces individus, ils ne peuvent guère percevoir leur propre participation à la reproduction de schémas de pensée qui sont, en fait, directement imprégnés de l'idéologie dominante et des préjugés les plus triviaux qu'elle véhicule» (p232). Aussi, poursuit cet auteur, «l'un des grands dangers qui menacent les psychologues est d'être pris dans le fonctionnement de la machine à exclure et d'en cautionner le mouvement» (p231); de n'être ainsi «que des mercenaires» (p199) qui, face à un chômeur, c'est-à-dire face à un individu «dérangeant l'ordre établi parce qu'il le conteste, (...) (n'auraient d'autre choix que de le désigner) comme malade pour ne pas avoir à tenir compte de sa révolte et pour, éventuellement, le contraindre à recevoir des soins qui n'auraient d'autre objectif que d'essayer de le faire taire» (p242).

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Amerio P. (1996). La psychologie sociale peut-elle s'occuper de liberté, de dignité, de justice ? *Communication au 1er Congrès International de Psychologie Sociale en Langue Française*, Montréal.

Bourdieu P. (1982). *Leçon sur la leçon*. Paris : Ed. de Minuit.

Bourdieu P. (1984). *Homo academicus*. Paris : Ed. de Minuit.

Bourdieu P. (1994). *Raisons pratiques; sur la théorie de l'action*. Paris : Ed. de Minuit.

Bourne E. (1977). Can we describe an individual personality? Agreement on stereotype versus individual attributes. *Journal of Personality and Social Psychology*, 35 (12), 863-872.

Camus O. (1997). Autodescription et «employabilité»; des compétences techniques aux compétences sociales. *Communication au Colloque «Compétences et contextes professionnels, perspectives psychosociales»*, Metz.

Chapman L.J. et Chapman J.P. (1969). Illusory correlation as an obstacle to the use of valid psychodiagnostic signs. *Journal of Abnormal Psychology*, 74 (3), 271-280.

Child I.L. (1968). Personality in culture. In : E.F. Borgotta et W.W. Lambert (Eds.), *Handbook of Personality Theory and Research*. Chicago : Rand McNally.

Enriquez E. (1976). Evaluation des hommes et structures d'organisation des entreprises. *Connexions*, 19, 79-110.

Forrester V. (1996). *L'horreur économique*. Paris : Fayard.

Galbraith J.K. (1968). *Le nouvel état industriel*. Paris : Gallimard.

Gangloff B. (1993). La qualification individuelle : un potentiel de transformation des emplois. *Humanisme et Entreprise*, 199, 65-72.

Gangloff B. (1994). *Les techniques de recherche d'emploi*. Paris : E.S.F.

Henslin J.M. (1967). Craps and magic. *American Journal of Sociology*, 73, 316-330.

Higgins E.T. et Bargh J.A. (1987). Social cognition and social perception. *Annual Review of Psychology*, 38, 369-425.

Langer E.J. (1975). The illusion of control. *Journal of Personality and Social Psychology*, 32 (2), 311-328.

Lemoine C. (1994). *Connaissance d'autrui : enjeu psychosocial*. Rouen : PUR.

Maisondieu J. (1997). *La fabrique des exclus*. Paris : Bayard.

Ménard J.-Y. (1991). Fluidité Industrielle et sélection du personnel. *Communication au 5ème Congrès International de Psychologie du Travail et des Organisations*, Rouen.

Navelet C. (1997). Psychologie, institutions et déontologie. *Pratiques Psychologiques*, 3, 3-7.

Newcomb T.M. (1929). The consistency of certain extrovert-introvert behavior patterns in 51 problem boys. Teachers College, Columbia Univ., *Contributions to Education*, 382.

Onfray M. (1997). *Politique du rebelle*. Paris : Grasset.

Passini E.T. Norman W.T. (1966). A universal conception of personality structure ? *Journal of Personality and Social Psychology*, 4 (1), 44-49.

Schweder R.A. (1975). How relevant is an individual difference theory of personality *Journal of Personality*, 43, 455-484.

Séguier M. (1983). *Mobilisations populaires, éducation mobilisante*. Paris : L'Harmattan.

Sirota A. (1997). La psychologie à l'épreuve des suspicions institutionnelles. Un groupe de parole avec des «erémistes». *Pratiques Psychologiques*, 3, 45-58.

Strickland L.H., Lewicki R.J., Katz A.M. (1966). Temporal orientation and perceived control as determinants of risk-taking. *Journal of Experimental Social Psychology*, 2, 143-151.

Valins S. (1966). Cognitive effects of false heart-rate feedback. *Journal of Personality and Social Psychology*, 4 (4), 400-408.